

Jeudi matin, au moment où il explorait les environs du Moulin-de-Roubaix, un chasseur aperçut quelques perdrix et leur envoya la charge de son fusil. Par une coïncidence malheureuse, un tisserand, de Fretin, vint à passer et reçut dans la figure quelques-uns des petits plombs destinés aux susdites perdrix. On nous assure que sa blessure n'offre aucune gravité.

Un ouvrier scieur de long a eu le malheur de tomber de son échafaudage au moment où il faisait un effort pour maintenir une planche qui se détachait. Relevé immédiatement et conduit à l'hôpital civil, on s'aperçut qu'il avait la cuisse cassée et une lésion grave dans la poitrine.

Nous croyons utile de faire savoir à nos lecteurs que M. Willems, l'habile panographe dont chacun a pu admirer le travail, va très-prochainement nous quitter.

Il sera donc urgent de se faire inscrire chez l'artiste si l'on veut profiter de l'occasion bien rare d'avoir des portraits véritablement ressemblants.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Voyage à la Mer

Dimanche 14 septembre.

TRAIN DE PLAISIR de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à

DUNKERQUE.

PRIX DES PLACES (aller et retour compris):
2.° cl. 4 fr. — 3.° cl. 3 fr.

ALLER.	
Départ de Tourcoing	5 15 matin.
de Roubaix	5 22
de Lille	7 »
Armentières	7 32
Bailleul	7 54
Arrivée à Dunkerque	9 25
RETOUR.	
Départ de Dunkerque	7 15 soir.
Arrivée à Bailleul	8 45
Armentières	9 05
Lille	9 40
Roubaix	10 05
Tourcoing	10 11

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord et au bureau central de Lille, rue de la Grande-Chaussée, 30.

AGRICULTURE.

Bien que les beaux jours aient succédé aux mauvais, et que le mal produit ait été en partie réparé, nous croyons qu'il n'est point sans intérêt pour nos cultivateurs d'apprendre par quels moyens ils pourraient parer au déficit des localités qui ont souffert plus ou moins. Les populations agricoles riches en bestiaux trouveront le moyen de faire paturer l'herbe qui a crû en abondance sous les auspices d'une grande humidité. Le lait, la viande que leur procurera le bétail, seront un puissant allègement aux pertes éprouvées, et, si la production de leur céréales d'automne ainsi que leur foin est peu

abondante, ils se rattraperont en semant le sarrasin. Au moyen de la graine de cette plante, les cultivateurs de la Bretagne parent à la cherté des céréales, il peut en être de même pour les cultivateurs des autres contrées.

Le sarrasin ou blé noir présente les grands avantages de donner un produit abondant trois mois après qu'il a été semé, et d'être favorisé dans sa croissance par les causes même qui nuisent la plupart du temps aux autres récoltes.

C'est à tort que certains agriculteurs ont avancé que l'extension de sa culture était due exclusivement à la température douce et uniforme. Elle est due à la plante elle-même qui se contente de sols peu fertiles et mal cultivés. Le blé noir supporte l'action la plus desséchante des vents d'est, il subit les effets des gelées blanches, sans que sa récolte en soit totalement compromise; ceci tient à ce que la maturation de chaque graine d'une même plante ne se fait pas pendant le même laps de temps. Nous le répétons, le blé noir, plante appartenant à la famille des polygonées, se plaît facilement dans toutes les natures de terrain. L'ameublissement du sol lui importe peu; aussi un seul labour lui suffit.

Comme le sarrasin n'exige que 16° de chaleur solaire moyenne, depuis le moment de sa germination jusqu'à l'époque de sa maturité, la semaille s'effectue, vers la mi-juin, et la récolte s'opère au commencement de septembre, ou bien semer au mois d'août pour récolter en octobre. Cette plante a une végétation si prompte, ses ramifications couvrent si rapidement la surface de la terre, qu'elle étouffe les mauvaises herbes, et, avec son enlèvement, elle laisse le sol dans un état de propreté qui fait qu'on peut la considérer comme une plante sarclée. Cette plante rend des grands services comme fourrage vert employé pour l'alimentation du bétail pendant plusieurs mois de l'été.

Quant on le destine à la production de la graine, il ne faut pas attendre sa complète maturité; on saisit le moment où les trois-quarts des fleurs ont à peu près parcouru la phase de maturation. Les tiges sont alors coupées à la faucille pour en former de petites bottes qu'on met sur pied et qu'on laisse dans cette position pendant dix ou quinze jours, afin que les grains qui ne sont pas totalement mûrs s'emparent de la sève qui reste encore en circulation dans la plante pour parvenir au terme de maturité.

Le transport doit se faire au moyen d'un véhicule bien clos, car l'épi s'égraine facilement.

La nutritivité du sarrasin est plus grande que celle de l'orge, presque autant que celle du froment. Son prix venal n'est guère que de quatre à cinq francs venable l'hectolitre, ce qui constitue une nourriture bon marché.

En considérant les conséquences qui peuvent résulter du non rendement des céréales dans certaines contrées, la culture des sarrasins rendrait de très-grands services. Pour cela, il suffirait de se mettre de suite à la besogne, fumer un peu les champs où la récolte des blés vient d'être opérée, labourer et y répandre la semence à raison de quarante à cinquante litres à l'hectare ou trente litres par arpent. Couvrir cette ensemencement à la herse, et ne plus s'en occuper jusqu'à la récolte en octobre, les produits sont en moyenne de vingt à vingt-cinq hectolitres à l'hectare.

Si l'on trouvait plus avantageux d'employer le blé noir comme fourrage vert, on pourrait le faucher ainsi vers les premières fleurs; mais si durant la germination jusqu'à le temps a été incertain, il ne faudrait pas faucher, et il faudrait renoncer à ce fourrage et attendre la récolte entrichement mûre.

BOUTHÉLON.

Le hasard sert souvent plus que la science; en voici une nouvelle preuve, dit le *Moniteur des intérêts matériels*:

« Depuis des siècles, les populations allemandes du Luxembourg ont l'habitude de faire bénir chaque année, le jour de l'Assomption, une botte d'herbes aromatiques, composée d'absinthe, d'armoise, de sauge, de rue, de fleurs de sureau, de camomille, etc., pour la faire servir, en cas de maladie d'hommes ou de bestiaux, en fumigations et en tisanes.

» Pour éviter l'odeur trop forte de ces plantes, on les pend ordinairement au grenier, et, lorsqu'on ne s'en sert pas, elles s'y accumulent bientôt, l'air du grenier et de la maison s'en imprègne, et jamais on'y voit ni charançon ni artilon.

» Dans le département voisin de la Moselle, chacun sait que presque toutes les maisons de cultivateurs sont infectées de ces insectes, qui font des ravages considérables.

» Or, du blé venant de cette contrée ayant été mis dans le grenier du moulin du Differt, appartenant à M. Lenger, en moins de trois semaines tout le grain qui s'y trouvait auparavant était également envahi par une innombrable quantité de ces insectes.

» Voici alors ce qu'il imagina pour s'en débarrasser: Il fit pendre dans le grenier une botte d'absinthe verte, et plaça quelque branches de cette plante dans le tas de blé. Au bout de six heures, dit-il, on y fit sortir et grimper le long des murs, qui en étaient noirs comme s'ils eussent été tapissés par une fumée épaisse, tous les parasites dont, un peu auparavant, il redoutait tant les ravages.

» Il en est ici des artisans comme des charançons: on peut les éviter ou les combattre avec quelques branches d'absinthe.

» L'absinthe peut, d'ailleurs, être cultivée sans frais dans un coin du jardin, et chacun peut en faire placer ensuite dans son grenier, et même jusque dans ses armoires à toilette, partout enfin où il y a des étoffes de laine, des pelletteries et des tablettes en bois.

INDUSTRIE ROUBAISIENNE. (1)

Annales des Expositions des Produits de l'Industrie.

SUITE. — (Voir le numéro du 10 septembre.)

1849.

Le passé, le présent, toute l'œuvre de Roubaix et des localités avoisinantes se trouvent tellement liés au passé, au présent, à l'œuvre de M. Descat-Crouzet, que nous ne pouvons raisonnablement qu'en faire une commune appréciation.

M. Descat, tout le monde en convient autour de lui, est l'un des hommes qui ont le plus fait pour le développement non moins remarquable qu'incessant de la ville de Roubaix. Ayant deviné avec une heureuse perspicacité ce qui faisait le réel du succès, ce qui était la cause principale du bon marché des articles les plus répandus et par cela même les plus profitables de la production lainière anglaise, M. Descat a voulu en doter la contrée qui l'intéressait le plus. Recherches, dépenses, établissements industriels, persévérance, rien n'a été négligé, et le succès est si réel qu'à l'heure qu'il est,

(1) Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que l'auteur des articles sur l'industrie roubaisienne a extrait son travail du *Moniteur* et des *Rapports du Jury* de chaque exposition. Il n'y a donc pas lieu à l'accuser de partialité. Les réclamations qui nous sont parvenues à ce sujet ne peuvent avoir par conséquent aucune portée.

J. REBOUX.

nous allons, pour plus d'un article important, défier chez eux nos maîtres eux-mêmes.

Cet éclat, cette solidité de la teinture, ce type de l'apprêt intelligent, gracieux, combiné selon les circonstances, habilement adapté aux sortes et conditions de la matière première, au genre de fabrication, et que bien des fois nous avons admiré, envié de l'autre côté de la Manche, nous le retrouvons avec bonheur, cette fois-ci, dans notre palais de l'industrie; nous le signalons particulièrement dans les produits de Roubaix; et comme le plus souvent, sur cette demande: « A qui la teinture? A qui l'apprêt? » il nous a été répondu: « A M. Descat, » il faut bien rendre justice à qui de droit, justice d'autant plus méritée que ce bon exemple se reflète ailleurs, et que chaque jour il gagne du terrain...

Les travaux du teinturier, de l'apprêteur sont modestes, assurément; et cependant voyez ce que M. Descat en a su faire, même dans un centre fort limité et venant, pour ainsi dire, de naître. Depuis qu'il a mis la main à l'œuvre, c'est-à-dire depuis trente ans environ, M. Descat a pu voir passer dans ses mains, faire travailler et circuler 60 à 70 millions; il a occupé 20 à 25,000 ouvriers. Ces millions, cette armée industrielle, tout cela n'est-ce pas beau à conduire, à faire vivre et à fructifier?

M. Descat a voulu, ce qui est plus honorable encore, aider à faire la fortune de parents, d'amis, d'hommes capables, mais sans moyens suffisants pour se développer; il a contribué de son mieux, comme MM. Delatre et Lagache, au bien-être de la grande famille ouvrière qui l'entourait.

Avec cette même spécialité, M. Descat enfin est arrivé au plus grand honneur qu'un bon et utile citoyen puisse atteindre, celui de représenter le pays.

C'est ainsi que Roubaix, par ses œuvres qui commencent à être appréciées, par quelques-uns de ces hommes qui demandent à être mieux connus, mérite dans le pays une place qu'il n'a pas encore, et que la justice du temps finira, nous l'espérons bien, par lui départir.

A propos des tissus de fil, Roubaix brille encore dans la personne de MM. TERNYCK frères et WIBAUX-FLOREN: les premiers pour les articles riches, notamment pour les coutils-satins blancs et nouveautés, les autres pour les tissus destinés à la fatigue.

M. DELESPAUL, qui a débuté à Roubaix par être tisserand, et qui est aujourd'hui un fabricant important, expose pour la première fois. Il faut noter parmi ses produits un satin-coton mouliné sans envers, pour chaussures, et dont le prix, malgré le mérite de la fabrication, est loin d'être élevé.

MM. PIN-BAYART & C.^{ie} fabriquent beaucoup pour la consommation du Mexique; leurs produits sont remarquables par leur bon marché. Ils sont cotés de 1 fr. à 1 fr. 20 c., articles pour pantalons.

M. POLLET (Joseph) est signalé pour ses divers produits, notamment pour ses croisés de satin, qui ont une vogue méritée sous le nom de satin-Montpensier. Ses autres tissus en laine, pour robes, tiennent un bon rang dans les produits de Roubaix.

Voici maintenant la liste des récompenses accordées à la suite de l'exposition de 1849.

La croix de la Légion-d'Honneur a été décernée à M. Henri Delatre.

Médailles d'or: M. Descat-Crouzet; M. Lagache. Médailles d'argent: MM. Delespaul et C.^{ie}; Delfosse frères; Dervaux et Dutilleul-Lorthois; Dubreuil; Dervaux-Lefebvre et Defitte; Lejeune-Mathon; Mazure; Motte-Bossut; Pin-Bayart et C.^{ie}; Pollet.

Médailles de bronze: M. Florin (Joseph); M. Montagne.

Rappels de médailles d'or: MM. Delatre et

Céline accourut aussitôt. L'abbé la suivit de près et cherchait à les rassurer toutes deux en élevant des doutes sur la sincérité du rapport qui leur avait été fait, lorsqu'on entendit les tambours. Ce bruit fut un coup de foudre pour la vicomtesse, ses jambes fléchirent, ses yeux se fermèrent et elle tomba sans connaissance dans les bras de Céline et de la femme de chambre Julie, qui s'empressèrent avec l'aide de l'abbé de la porter dans son appartement où les secours les plus prompts la rappellèrent bientôt à la vie.

Pendant que Céline oubliait sa propre frayeur pour ne songer qu'au danger de son aïeule, une compagnie de la vieille-garde entra tambour battant dans le village et l'on reconnut avec surprise dans l'officier qui la commandait, ce même capitaine Maurice Leval qui n'était connu dans le village que sous le nom de l'homme à moustaches.

Maurice après avoir fait halte avec sa troupe sur l'espèce de place publique dont j'ai parlé, fit appeler les autorités de la commune et leur lut une proclamation par laquelle tous les habitants étaient invités à retourner à leurs occupations ordinaires, moyennant quoi il leur permettait sûreté et protection. Ces paroles de paix et la vue des bayonnettes calmèrent singulièrement l'esprit martial de nos bons villageois, aussi ne se firent-ils pas prier pour demeurer tranquilles, tandis que monsieur Ropin, le notaire et quelques autres faisaient aux grenadiers de la vieille-garde, le même accueil que la vicomtesse avait fait la veille aux volontaires de l'armée royale.

Le lecteur sera peut-être étonné que dans toutes les scènes qui précèdent il ne soit pas question de madame Colas. La bonne femme

aimait assez à la vérité à faire valoir son importance campagnarde et à s'immiscer dans les affaires publiques aussi bien que dans les affaires privées; mais les soins qu'exigeait encore son fils l'avaient empêchée de se trouver sur la place au moment de la fameuse délibération, et comme on ne l'avait pas consultée, elle n'avait voulu ensuite se mêler de rien. Cependant au premier bruit de l'arrivée des grenadiers, elle n'avait pu résister à la curiosité de voir ce que l'on allait faire, et son fils profitant de son absence, s'était habillé, quoique convalescent, pour courir au château offrir ses services aux parents de Céline.

Lorsqu'il y arriva, il trouva tout à l'abandon; la femme de chambre était occupée près de sa maîtresse, les autres domestiques s'étaient cachés. Le premier soin d'Edouard fut de fermer la grille et la porte intérieure, après quoi il se hasarda à parcourir les appartements dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'un. Ayant aperçu l'abbé qui sortait de la chambre de sa sœur, il s'en approcha et lui dit les motifs de sa démarche. Sensible au zèle de ce bon jeune homme, l'abbé de Sully accepta ses offres et se reposant sur lui du soin de veiller à la sûreté du château, retourna près de la vicomtesse dont la situation n'était pas encore très-rassurante.

Il y avait à peine un quart-d'heure que le jeune Edouard était seul, lorsqu'il vit arriver à la grille le capitaine Maurice suivi d'un seul sergent. Ne doutant pas que ce ne fût dans l'intention de loger au château, Edouard se hâta d'aller au devant d'eux pour tâcher d'éviter à madame de Bellancourt ce nouveau sujet de chagrin; mais le capitaine ayant simplement demandé à parler à l'abbé de Sully, Edouard courut chercher celui-ci, qui s'empressa de le

suivre et ne put s'empêcher de témoigner une surprise pénible à la vue de son ami Duval portant l'uniforme de la garde impériale.

Je ne m'attendais pas, lui dit-il, à vous revoir si tôt après la manière dont vous nous avez quittés.

— J'ai dû vous paraître coupable, répondit Maurice, mais j'étais sous le poids d'une accusation injuste; je fus averti que l'on avait découvert ma retraite; il fallut partir sans vous remercier des bontés dont vous m'aviez comblé. Je reviens aujourd'hui libre et réintégré dans mon grade, acquitter une partie de ma dette. Vous savez sans doute que l'armée à laquelle j'appartiens marche sur Paris: plusieurs corps ont été détachés pour occuper les environs; d'autres ont quitté leurs garnisons pour venir nous joindre, et, dans la confusion inséparable de semblables manœuvres, il se pourrait que ce village fût traversé par des troupes indisciplinées qui profiteraient peut-être d'un moment d'effervescence pour occasionner quelques désordres. C'est pour les prévenir que j'ai sollicité et obtenu l'autorisation de diriger sur cette route une colonne de mes braves, afin de pouvoir protéger, si le besoin l'exige, les lieux où l'on m'a si généreusement accordé l'hospitalité. L'abbé touché de cette preuve de reconnaissance oublia les griefs qu'il avait eus contre Duval et ne vit plus dans le capitaine Maurice qu'un ami et un défenseur; mais il ne put s'empêcher de lui exprimer l'embarras où il se trouvait:

— Ma sœur, lui dit-il, est sérieusement indisposée, et je ne sais comment faire pour vous loger ici sans qu'elle le sache, car avec les préventions qu'elle nourrit contre vous, si elle apprenait que vous êtes chez elle, je suis bien sûr que la fièvre qu'elle a maintenant redoublerait de violence et mettrait ses jours en danger.

— Rassurez-vous, monsieur, je n'ai pas eu l'intention de rendre ma protection à charge à madame la vicomtesse, et je me suis logé chez le notaire, votre voisin, afin d'être toujours à portée de vous être utile si vous aviez besoin de moi.

A ces mots le capitaine se retira malgré toutes les instances de l'abbé pour lui faire accepter à déjeuner ou au moins un verre de vin, et il alla s'installer chez monsieur Gaillard qui se serait volontiers dispensé de l'honneur qu'il lui faisait.

— En vérité, dit l'abbé quand Maurice fut parti, cet homme a du bon. Je suis fâché qu'il serve une aussi mauvaise cause, car il est honnête, reconnaissant, et puis il raisonne assez bien mathématiquement.

Il ne put s'empêcher en retournant près de sa sœur de lui parler de la visite qu'il venait de recevoir, et, à son grand étonnement, elle ne témoigna ni surprise, ni colère.

— J'en suis charmée pour toi, mon enfant, dit-elle en se tournant du côté de Céline; puisse-t-il au moins réparer envers toi le mal qu'il aura pu me faire.

Cette douceur et cette tranquillité effrayèrent plus l'abbé de Sully que l'accès de fièvre le mieux conditionné, et, sur-le-champ, il résolut d'envoyer chercher le médecin du village, mais il ne savait où trouver les domestiques; aucun d'eux ne s'était montré depuis l'arrivée des tambours, et il dut accepter l'offre que lui fit Edouard d'aller lui-même chez le docteur.

R. DE MERCIIGNY.

(La suite au prochain numéro.)